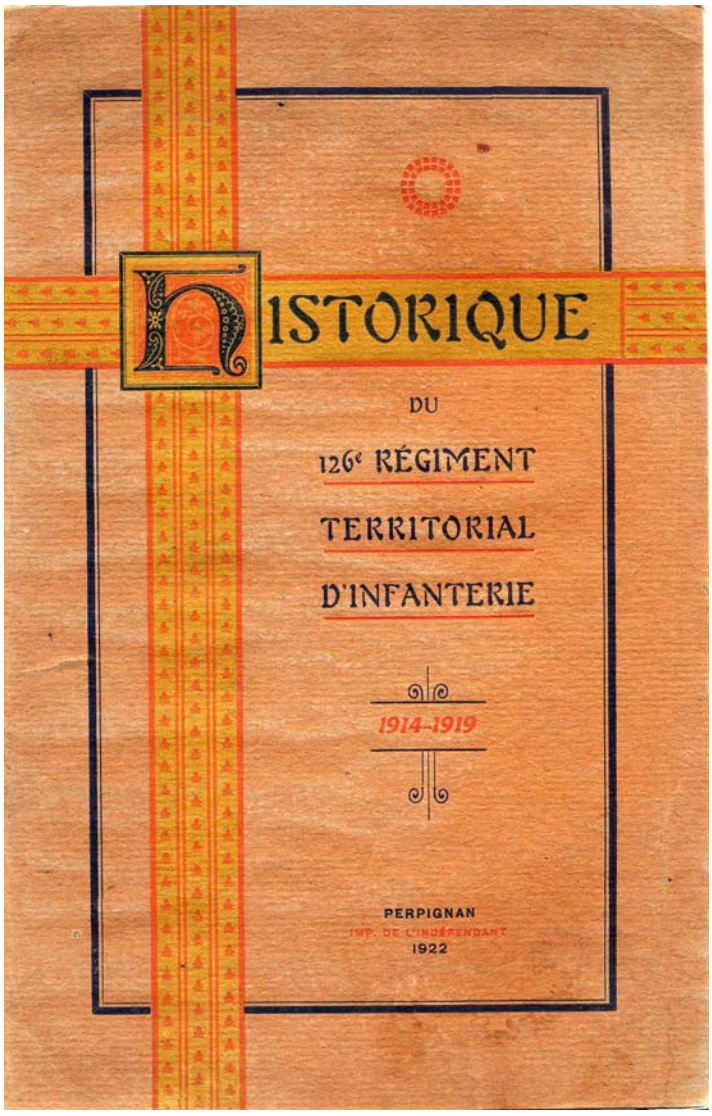
Historique du 126ème RIT (Anonyme, Imp. de l'Indépendant, 1922) Numérisé par Julien PRIGENT



LA MOBILISATION

Le 126ème territorial a été constitué à Perpignan dès le deuxième jour de la mobilisation, c'est-à-dire à compter du 3 août 1914. Les opérations se sont donc déroulées normalement et conformément à l'horaire.

Aux termes des instructions de mobilisation du dernier plan avant la guerre, le 126ème devait être enlevé le septième jour de la mobilisation. Il devait faire face à l'Italie et entrer dans une division territoriale ayant même destination.

Cette division fut constituée ; mais les régiments restèrent sur place, le 126ème à Perpignan, le 125ème à Narbonne, etc.

L'état-major de cette division était constitué à Perpignan : général de division, général BUNOUS ; chef d'état-major, commandant OLIVARI.

La brigade constituée par le 125ème et le 126ème est sous les ordres du général CIRCAN. Le 125ème est commandé par le lieutenant-colonel BOHIN ; le 126ème par le lieutenant-colonel FLICK.

Le 126ème est prêt à être enlevé le septième jour.
Sa composition est la suivante
- 1 compagnie H. R.;
- 3 bataillons à 4 compagnies ;
- 2 sections de mitrailleuses ;

Il compte à l'effectif : 32 officiers, 4 médecins ;
177 sous-officiers ; 2 .973 caporaux et soldats ;
29 chevaux.
Au total : 3.150 hommes de troupe.

De Perpignan, le régiment fournit divers détachements pour la surveillance des côtes et des points de passage de la frontière. Le 16 août un peloton de 100 hommes, 7ème compagnie (capitaine CERBERE), est envoyé à Mont-Louis pour maintenir dans l'ordre 400 joyeux.

Ces différents détachements ont été relevés par les compagnies de dépôt le 17 août.

Le 16 août, le général MENESTREL passe l'inspection du régiment et télégraphie à Paris pour qu'une décision soit prise au sujet de son emploi.

Le 17 août, à 16 heures, arrive l'ordre suivant :

" Le 126ème sera embarqué le 1 9, à 6 heures, à Port-Vendres, où il se rendra par étapes ".

Exécution de cet ordre : le 18 août, départ à 5 heures, étape à Elne où il arrive à 9 heures. Départ d'Elne à minuit, par la nuit la plus noire qu'il soit possible d'imaginer. L'obscurité est encore doublée par la voûte des arbres qui bordent la route. Les parents, les femmes, les enfants se mêlent à la colonne sans qu'il soit possible de les distinguer autrement que par le timbre des voix féminines. A la pointe du jour l'ordre se rétablit et le 126ème arrive à Port-Vendres à 6 heures.

A 7 heures, embarquement de la compagnie H.R. et des six premières compagnies sur le Théodore Mante ; le reste du régiment et les chevaux sur le Moulouya.

Le premier de ces bateaux lève l'ancre à 10 heures et arrive à quai, à Bizerte, le 20 août, vers 22 heures. Le second lève l'ancre à 12h. 30 ; il arrive à Bizerte le 21, à 15 heures.

A Bizerte, commande l'amiral DARTIGE du FOURNET. Le général de brigade DUBOIS lui est adjoint.

Après le débarquement, deux bataillons restent à Bizerte pour la défense du corps de place, un bataillon est envoyé camper dans les ouvrages établis autour de la place, rive gauche, dans un rayon de 4 à 5 kilomètres.

Le 116ème régiment territorial d'infanterie, de Corse, arrive le 25 août à Bizerte. Il envoie un bataillon à Tunis, un bataillon à l'arsenal de Sidi-Abdallah, au fond du lac de Bizerte, à 28 kilomètres ; un bataillon dans le secteur rive droite.

Ainsi est complété le dispositif de défense de la place de Bizerte.

Le 125ème territorial a été dirigé sur Alger. Il ne vint en Tunisie qu'environ deux ans après le 126ème et le 116ème.

En résumé :

La division territoriale de Perpignan est d'abord constituée en vue de son enlèvement le septième jour de la mobilisation. Mais l'objectif auquel elle était destinée n'existant pas, cette division n'a plus sa raison d'être.

Elle est donc dissoute et les troupes qui la constituent sont envoyées en Tunisie, en Algérie et aussi au Maroc.

En Tunisie, elles font face à un ennemi encore possible. Puis, après l'entrée de la Turquie dans la lutte, leur présence dans l'Afrique du Nord devient impérieuse comme l'ont démontré les événements du Sud Tunisien.

En attendant, le 126ème assure l'ordre et la sécurité par la garde des tranchées, des forts, des feux de la Côte, des magasins et parcs, du poste d'atterrissage du câble, des réservoirs d'eau, etc., etc.

Il est entraîné quotidiennement à tous les exercices et corvées qui constituent l'instruction d'une troupe en campagne.

Il devient ainsi une unité homogène qui se distingue par son indéfectible entrain et sa solide discipline, par l'initiative de ses officiers attachés au principe de solidarité et de liaison comme le prouvent amplement les faits qui se sont passés dans le Sud Tunisien et en particulier à Bir-Remtsa.

Le 28 septembre le régiment reçoit l'ordre de prélever, pour renforcer l'effectif de certains dépôts communs de France, 400 hommes par bataillon, sous-officiers et officiers subalternes en nombre correspondant, ne laissant que deux de ceux-ci par compagnie.

Ces 1.200 hommes s'embarquèrent le 30 septembre et leur bonne humeur finit par se communiquer à un détachement du 8ème tirailleurs qu'on avait dû désarmer à la suite d'une certaine effervescence et embarquer sur le même bateau. Les trois capitaines les plus jeunes d'âge ont été envoyés aux Dardanelles. L'un d'eux, M. GARAU, devait y mourir.

Le 29 janvier 1915, la Turquie entre dans la lutte contre nous et il y eut lieu d'établir dans la place de Bizerte un grand nombre de nouveaux postes, de postes d'examen, etc., et de redoubler de surveillance partout. Ce fut le 126ème qui accomplit ces besognes diverses.

Des prisonniers de guerre allemands furent amenés en Tunisie ; ce fut le 126ème qui en eut la garde dans les différentes résidences qu'on leur assigna Bizerte, Porto-Farina, Kairouan, Monastir, Zaghouan, Aïn-Sfaïa.

L'armement que le régiment avait reçu à la mobilisation lui fut enlevé pour être mis entre les mains des troupes françaises ou indigènes envoyées sur le front de France, et il toucha en remplacement le fusil modèle 1874. Nous citons ce fait qui a son importance, Il explique comment, fait unique dans l'histoire de nos guerres coloniales, nous eûmes, dans les combats du Sud, l'infériorité d'armement contre les indigènes rebelles ou tripolitains armés de fusils

fournis par l'Allemagne ou abandonnés par les Italiens dans leur retraite un peu précipitée en Tripolitaine.

Le climat de Bizerte est froid et humide l'hiver et les pluies y sont fréquentes. Aussi la vie sous la tente, dans les tranchées, pendant de longs mois consécutifs, avec une simple couverture, fut loin d'être douce.

Enfin, le 126ème forma une musique régimentaire. Les musiciens ne manquaient pas ; beaucoup, de véritables artistes ; la musique se recruta elle-même ; un soldat de deuxième classe (MOLINER) en devint le chef et ce fut un chef habile ; une Société civile prêta ses instruments,

Et deux jours après cette musique prenait part à un concert au bénéfice ces oeuvres de guerre ; elle fit de ce concert à peu près tous les trais. Trois fois par semaine elle jouait dans les diverses formations sanitaires. Elle accompagnait au bateau les détachements partant pour les différents fronts. Enfin, dans le Sud, elle fit oublier bien des choses qui manquaient et les airs catalans remirent souvent du baume dans le coeur des hommes du régiment.

Cette musique rapporta aussi de grosses sommes aux oeuvres de guerre qui surent profiter de sa présence ou de sa proximité pour organiser, en faveur des blessés, des concerts très appréciés.

Mais nous voici au 10 août 1915.

C'est là que commence pour le 126ème la vie de guerre et de guerre rude et dure.

Le régiment est formé presque uniquement de Catalans, race vigoureuse, sobre et travailleuse, au sang généreux, à l'âme fière. Ce fut un régiment de braves, digne de la tâche qu'il eut à accomplir.

DESCRIPTION SOMMAIRE

DU SUD TUNISIEN

Avant d'entrer dans le récit des faits de guerre auxquels prit part le 126ème territorial dans le Sud Tunisien, il nous paraît utile et même indispensable de donner quelques renseignements généraux sur le théâtre des opérations et aussi sur la genèse des événements qui ont déclenché les hostilités.

Le pays est bien peu connu, mais les événements dent nous parlons le sont encore moins.

Un silence voulu, ordonné, commandé sans doute par de hautes considérations politiques, diplomatiques peut-être, a fait qu'à Tunis même on ignorait tout de ce qui se passait dans le Sud.

Le Sud Tunisien est limité au Nord par le parallèle de Gabès.

C'est une vaste plaine désertique appelée Djerafa. Le sol est recouvert d'une nappe de cailloutis mal arrondis ; la marche y est pénible. La végétation y est nulle. Le vent y est violent ; il a arraché de la montagne toutes les particules sableuses et les a accumulées en petites dunes d'un parcours extrêmement pénible.

Le thermomètre, pendant six mois, ne descend guère au-dessous de 40° et monte jusqu'à 52°. En hiver, il s'abaisse jusqu'à -1°

Il n'y pousse rien.

Cette plaine a une étendue de plus de 600 kilomètres ; elle est ravinée par des torrents dont le lit est normalement à sec.

Le squelette montagneux est une vaste falaise aux lignes presque horizontales, qui se ramifie et s'élève du Nord au Sud jusqu'à 800 mètres à Dehibat.

Les puits sont espacés d'environ 30 kilomètres les uns des autres. L'eau y est magnésienne et salée. Elle y est peu abondante, ce qui est un obstacle insurmontable pour les colonnes un peu nombreuses. Et c'est toujours pour la possession de ces puits que sont livrés les combats.

Les voies de communication sont des pistes à peine tracées, souvent complètement impraticables lorsque les tempêtes de vent, si fréquentes, y ont accumulé les dunes mobiles de sable.

Du 1er octobre 1916 au 1er décembre 1917, c'est-à-dire en 14 mois, il est tombé 86 mm de pluie. On reste souvent plus d'une année, quelquefois deux ans, sans recevoir une goutte d'eau.

GENÈSE DES ÉVÈNEMENTS DU SUD TUNISIEN

Les événements de Tripolitaine, nous voulons dire la conquête qu'en ont faite les Italiens, sont l'origine de tous les événements du Sud Tunisien.

En 1911, après la victoire des Italiens en Libye, le Gouvernement ottoman envoya à Sfax un bateau destiné à ramener à Constantinople les Tripolitains réfugiés en Tunisie.

Parmi ceux-ci, deux agents turco-allemands notoires, le sénateur ottoman SLIMAN-EL-BAROUNI et le cheikh SOUF EL MADOUNI.

Ces deux personnages firent vers le mois de juin 1915 de nouveau leur apparition en Tripolitaine où leur retour fit sensation. Les Senousis leur donnèrent leur appui et les Tripolitains répondirent à leur appel (Journal La Dépêche Tunisienne).

Les tribus tunisiennes du Sud qui, jusqu'alors avaient prêté peu d'attention aux événements européens, s'intéressèrent aux progrès de la rébellion en Tripolitaine.

Le cheikh SOUF EL MAHMOUDI soulevait les tribus de la plaine et son lieutenant KHALIFA BEN ASKER, du village de Nalout, appelait aux armes les montagnards et les Sahariens de Sinaoun et de Derdj.

BEN ASKER, avec 150 fusils de guerre environ, alla assiéger Sinaoun où était le capitaine italien GALLIANI, avec 180 soldats.

Après 6 jours de siège, le capitaine tenta, dans la nuit du 10 au 11 juin, de se rendre au poste français de Fort-Pervinquière. Il y arriva vers 7 heures et l'attitude énergique de notre poste Maghzen arrêta la poursuite et sauva la petite troupe italienne d'une complète extermination. Grâce à la protection de la garnison de Dehibat, elle put rentrer le 24 à Nalout.

Mais Kabao est évacué par les Italiens, Djoch es Seghir, Djoch el Kebir de même, ainsi que tout le Djebel.

Les Italiens se sont retirés sur la côte où bientôt, après une suite ininterrompue de revers, ils n'occupent plus que Zouara et Tripoli.

La garnison de Zouara comprenait 1.800 hommes du 47ème d'infanterie, 800 Érythréens, un escadron Savari, une compagnie montée avec mitrailleuses, une batterie de 75, un renfort de

2.000 hommes arrive le 21 juillet. La place avait été organisée défensivement au moyen de tranchées et de réseaux de fil de fer, etc.

La mehalla de Djoch, forte de 800 hommes, dont 280 Noualis, marche sur Zouara.

Le 29 juillet, après avoir brûlé des baraquements, les Italiens abandonnèrent Zouara sans avoir tiré un coup de fusil et les rebelles occupèrent la ville.

L'avance des rebelles et la prise des villes de la Côte sans la moindre résistance de la part des Italiens, furent considérés par les Tripolitains comme des miracles du grand SENOUSSI.

Il était évident pour tous que Tripoli allait tomber et, après la Tripolitaine, les rebelles attaqueraient la Tunisie. Les excitations et les encouragements ne leur faisaient pas défaut de la part des Turcs et des Allemands et même quelques vagues secours en officiers instructeurs et en munitions parvinrent à passer à travers nos croisières.

En juin 1915, le torpilleur Mousqueton saisissait, sur la felouque grecque Olympia, de riches présents, dont 125.000 F. en or, deux officiers turcs, cinq sous-officiers turcs, des firmans conférant de hauts grades dans l'armée turque, une lettre portant la signature autographe du Sultan, des armes et des décorations.

Nos indigènes du Sud Tunisien exultent. Ils voient déjà l'Islam vainqueur du " roumi ". Le 7 juillet, le Gouvernement de Tripoli donne l'ordre à la garnison de Nalout de se replier sur Zouara et, en cas d'impossibilité, sur Dehibat.

Le major CHISINI se mit en route sur Dehibat dans la nuit du 9 au 10 juillet. Attaquée par des forces supérieures, la colonne italienne, pendant que son arrière-garde, capitaine STROPPA, faisait tête, commença à entrer en Tunisie où l'intervention de la garnison de Dehibat fit cesser le combat.

Dans cette journée du 9 juillet, les Italiens, partis de Nalout à l'effectif de 1.000 hommes, avaient perdu 7 officiers et 176 soldats faits prisonniers, 5 officiers et environ 400 hommes tués ou disparus. 400 hommes entrèrent à Dehibat.

De notre côté, nous n'avions eu qu'un tué dans ce premier engagement avec les Tripolitains.

Mais les Arabes ne nous pardonnèrent pas ce secours prêté aux Italiens qu'ils détestent.

Le 19 juillet nous recueillîmes (capitaine MENIER) les Italiens qui, sur l'ordre de leur Gouvernement, évacuaient Ghadamès.

Le 12 septembre, le capitaine chef d'annexe de Dehibat était informé qu'une trentaine de dissidents, arrivés d'Ouezzan, se proposaient d'enlever, dans l'oued Morteba, qui est à la limite de la Tripolitaine, mais en territoire tunisien, une caravane venant du Fezzan. Cette caravane passa sans incident pendant la nuit du 12 au 13 septembre, grâce à la protection d'un poste de 10 mokhazni et goumiers détachés à Bir-Morteba.

Le 13 septembre, pour protéger ce poste, une reconnaissance d'un peloton de chasseurs d'Afrique fut envoyée dans la vallée de l'oued Morteba. Elle tomba dans un guet-apens tendu sur sa route par une quarantaine de dissidents commandés par MOHAMED BEN MEKDOUR, de la tribu de Dehibat. Deux chasseurs sont tués en territoire français. Un escadron et demi et une compagnie d'infanterie viennent dégager le peloton et repousser, en territoire tripolitain, les insurgés.

Le 15 septembre, le commandant d'armes de Dehibat (commandant ABBAT, du 5ème bataillon d'Afrique), pour châtier les coupables, se porte contre Ouezzan avec la presque totalité de la garnison. Mais il échoue entièrement et nous perdons là 1 officier et 27 hommes tués ; 3 officiers et 34 hommes blessés ; une mitrailleuse et un affût de canon.

Dans leur poursuite, les rebelles arrivent jusque sous les murs du bordj de Dehibat. Ces miracles sont pour eux un obstacle devant lequel ils reconnaissent leur impuissance. Ils

investissent la place, coupent les convois et les communications, détruisent la ligne télégraphique. La télégraphie optique est le seul lien qui rattache Dehibat et sa garnison au reste de la Régence.

Telles sont les premières affaires avec les Tripolitains d'une part et leurs alliés insurgés d'autre part.

Le nombre de ceux-ci grandit tous les jours. Dès le mois d'août 1915, les départs se multiplient, l'esprit hostile se manifeste, encourage par les invraisemblables succès remportés par les Tripolitains sur les Italiens, et par ceux aussi remportés sur nous sous les murs de Dehibat.

La fraction des Ouderna, à peu près entière, entre dans le mouvement insurrectionnel. Les Ouderna ont été mécontentés par la nomination du nouveau caïd, un Djebalia, un homme de loi, alors qu'ils auraient voulu un membre de la puissante famille des Abdellatif,

Voici une proclamation adressée aux insurgés :

" 29 septembre l915 - 20 di el kaada 1333 " Ghoumrassen

A tous les musulmans de Ghoumrassen et en particulier au chekh BEN SAAD ALLAH et à HADJ SAID BEN AISSA

" La guerre est une obligation pour chaque musulman, homme ou femme.

Sachez que les colonnes placées sous le haut commandement de Son Altesse SENOUSSI sont parvenues à Tamelest, au ksar des Aoulad Debab et à Douirat.

Nous vous informons de cela pour que vous veniez immédiatement.

Faites périr les ennemis de Dieu partout où vous les rencontrerez. N'acceptez d'eux aucun pardon. Qu'il n'y ait pour eux aucune miséricorde. Le Paradis est placé à l'ombre des sabres.

Il n'est pas nécessaire que j'insiste davantage, car je sais que vous êtes tous dévoués à la religion et que vous suivez la règle divine dictée par notre prophète MOHAMED. Que le salut soit sur lui !

Vous n'ignorez pas les termes du Coran. Le Très-Haut a dit : " Faites périr les infidèles et ceux qui vous détestent " !

Le chef des Senoussi a ordonné d'anéantir les ennemis de la religion partout ou vous les rencontrerez, comme il a ordonné également de chasser les Français de la Tunisie et de l'Algérie.

MOHAMED EL ABED, fils de MOHAMED EL CHERIF ES SENOUSSI (que Dieu soit avec lui), a sous ses ordres 40.000 guerriers (qui combattent pour la Foi). Son délégué, KHALIFA BEN ASKER, est avec eux et dispose d'un nombre illimité de soldats et agit avec le concours du gouverneur SASSI KHOUZAN, dont les troupes sont également très nombreuses.

Le moment de la guerre sainte est venu.

Les portes du Paradis sont ouvertes aux guerriers musulmans et l'Enfer s'apprête à recevoir les ennemis de notre religion.

Envoyez-nous tous vos guerriers samedi à Kalad. Nous vous le recommandons expressément. Vous devez agir sans peur et sans retard.

La religion ne nous oblige pas d'insister davantage auprès de ceux qui sont intelligents.

Je vous transmet le salut du cheikh SENOUSSI, du cheikh KHALIFA BEN ASKER et des cheikhs et notables de la tribu des Aoulad Debab, parmi lesquels cheikh ALI BEN ABD EL LATIF, cheikh EL HADJ SAID, SAID BEN LETAIF, ALI BEN BELGACEM, son père AHMED et tous les musulmans. ".

Cette proclamation est attribuée à NOURY BEY, frère d'ENVER PACHA.

Le cheikh KHALIFA BEN ASKER, dont il est question dans cette proclamation, fut un des chefs les plus actifs de l'insurrection. Il habitait Nalout et il avait été autorisé, à la suite de l'entrée des Italiens dans cette localité, à se réfugier, désarmé, en Tunisie avec un certain nombre de tentes, à la condition de camper à 100 kilomètres de la frontière. Il avait été interné à Douze ; mais au commencement de 1915 il était repassé en Tripolitaine et avait

repris efficacement les armes contre les Italiens. Après l'évacuation de Nalout par ceux-ci, BEN ASIKER demanda aux Affaires indigènes de lui rendre ses femmes, sa famille, ses tentes ou de se préparer à la guerre.

Il éprouva un refus.

Tel est l'état du Sud Tunisien au moment ou le 126ème territorial fut appelé à y jouer un rôle. Tels sont les événements qui ont rendu indispensable son intervention.

LE 126ème TERRITORIAL DANS LE SUD TUNISIEN

Le 18 septembre 1915, le cavalier de maghzen AHMED BEN MOHAMED BEN ABDENNEBI partait de Djeneïen pour Pervinquièrc porteur d'une lettre du gérant de l'annexe postale de Djeneïen, avertissant le poste de Pervinquière de l'attaque de Dehibat par les rebelles. Ce cavalier arrive sain et sauf, remet la lettre ; le poste de Pervinquière est attaqué le 19 et le cavalier ainsi que les goumiers passent à l'ennemi.

Le 19 septembre, le maréchal des logis THEY, de Pervinquière, annonce à l'officier interprète RAGARU que les communications sont coupées entre Dehibat et Djeneïen. Les appareils de télégraphie sans fil sont renversés par les insurgés. Et le 21 septembre, c'est le poste de Mechehed Salah, commandé par un bachchaouch (16 cavaliers du Maghzen et 9 goumiers) qui passe tout entier à BEN ASKER avec chevaux, armes et munitions.

Des cavaliers du Maghzen en tournée sont menacés par les indigènes des Oulad Debab et des Oulad Chehida. Deux de ces cavaliers furent même jetés, pour y mourir de faim, dans une ancienne citerne. Ils furent délivrés la nuit par une femme.

Il résultait d'informations certaines que les tribus que nous venons de nommer, aidées après entente par celles des Krachoua, Hamidia, Adjerda et Ghoumrassen, avaient décidé l'attaque du camp de Foum-Tatahouine.

Devant cette situation le commandement jugea nécessaire de renforcer les postes du Sud et c'est dans ces conditions que, le 10 août 1915, à 8 h. 30, le lieutenant-colonel commandant le 126ème reçoit l'ordre suivant :

" Tenez-vous prêt à partir pour le Sud avec votre régiment demain matin ".

A 11 heures, ordre complémentaire : *" Un seul bataillon partira demain à midi ".* C'est le premier bataillon qui est désigné. Il s'embarque sur le croiseur cuirassé Victor-Hugo avec 484 hommes et 10 officiers.

Tout le monde est content de faire enfin autre chose que monter la garde.

Le bataillon sera débarqué à Gabès et envoyé de là dans l'extrême Sud.

Le 14, embarquement du reste du régiment sur le cuirassé d'escadre Vérité.

La belle tenue, l'excellente conduite, la bonne humeur, la générosité dont les Catalans ont fait preuve à Bizerte, depuis près d'un an qu'ils y sont, ont rendu nombreux et sincères les témoignages d'estime et d'affection qui se manifestent au moment de l'embarquement, tant de la part de la population civile que de la part des militaires qui restent.

Arrivé à Gabès le 15 août, le régiment trouve une température anormale même pour Gabès. Il fait 50° à l'ombre.

Le 17, le premier bataillon est mis en route par voie de terre sur Tatahouine, en cinq étapes rudes et longues ; habituellement on en fait sept. Mais les circonstances sont pressantes et, malgré la chaleur excessive, il n'y a pas un instant à perdre. Malheureusement on n'a pu

réunir que 14 arabats par bataillon. Il faudra donc porter les sacs lourdement chargés, les vivres pour ces cinq jours de marche occupent les arabats presque entièrement. La somme d'énergie déployée par nos braves Roussillonnais est incroyable.

Le 18 août, départ du troisième bataillon dans les mêmes conditions. Il est dirigé sur Médenine. La chaleur n'est plus que de 47° à l'ombre ; mais c'est une journée terrible de siroco avec ouragan de sable.

Le 19, départ du deuxième bataillon ; il est mis en route sur Tatahouine dans les mêmes conditions que les précédents;

Le troisième bataillon a détaché la 11ème compagnie à Zarzis et la 12ème à Ben-Gardane.

On imagine difficilement combien sont pénibles de pareilles routes et toute l'énergie que durent déployer ces trois bataillons pour arriver, sans défaillance, au but assigné, dans le temps voulu.

Il ne reste plus à Gabès que l'état-major du régiment et la compagnie H.R. qui, le 25, sont à leur tour dirigés sur Tatahouine.

L'arrivée du 125ème territorial à Zarzis et Ben-Gardane permet de ramener la 11ème compagnie à Médenine et la 12ème à Tatahouine.

Le 126ème a donc trois compagnies à Médenine et neuf compagnies à Tatahouine, son état-major et sa compagnie H.R. à Gabès.

Le deuxième bataillon en entier (commandant BOREL) reçoit l'ordre d'aller renforcer la garnison de Dehibat.

Entre Dehibat et Tatahouine il y a trois points d'eau, d'eau magnésienne, salée et peu abondante, seuls points d'étapes possibles cependant et distants les uns des autres d'environ 30 kilomètres.

De ces points, le plus rapproché de Dehibat est Onni-Souigh. Il est occupé par une compagnie des groupes spéciaux (capitaine DE VAUX DE BERMONT). Le point suivant est Fatnassia où existe un tout petit bordj, tandis qu'à Oum-Souigh il n'y a que le trou d'eau et un petit retranchement bastionné aux angles, retranchement en pierres sèches. La 3ème compagnie du 126ème part le 19 pour occuper Fatnassia ; elle y arrive le 20. La 1ère compagnie (capitaine SENEGA) part le 18 septembre pour occuper le point d'eau de Bir-Remtsa, à 30 kilomètres de Tatahouine, au débouché des gorges de Tamelest.

Ainsi se trouve entièrement jalonnée la ligne d'étapes de Tatahouine à Dehibat.

Le premier convoi de munitions, 500.000 cartouches et quelques caisses d'obus, destiné au Sud Tunisien, a heureusement pu passer sans encombre, escorté par un détachement du 126ème (lieutenant CARBOU) et par quelques spahis. Les rebelles, peut-être renseignés, manquèrent de peu le convoi. Ils enlevèrent le courrier postal à hauteur de Bir Mbareck, à deux kilomètres du détachement. Dans la nuit ils ne purent être atteints par les spahis envoyés à leur poursuite.

Le 15 septembre le deuxième bataillon (commandant BOREL) est mis en route à destination de Dehibat, dont il doit renforcer la garnison ; il est éclairé par un peloton de spahis.

Deux jours après, le 17, la 2ème compagnie (lieutenant CASTEIL) part à 20 heures pour escorter un convoi de 250 chameaux, destiné lui aussi, à Dehibat, et le 2ème bataillon, parvenu à Bir Oum Souigh, y attend ce convoi de ravitaillement pour en faciliter le passage. Une reconnaissance de cavalerie fait connaître que la piste, entre Oum Souigh et Dehibat, est barrée par un fort parti de rebelles.

Obéissant peut-être à une pensée de flanc-garde lointaine, le commandant eut l'idée discutable de faire passer la 2ème compagnie et son convoi de 25 chameaux par le Mekmen, chemin habituel et direct, tandis que lui, avec son bataillon, gagnait la piste de Remada à Dehibat.

Il est probable que l'ennemi, prévenu de l'arrivée de la 2ème compagnie, mais mal renseigné, la prit pour un renfort considérable. Il se dispersa, disparut sans rien tenter contre aucune des deux colonnes qui arrivèrent sans incident à Dehibat le 22 septembre.

Les compagnies s'établirent 5ème et 6ème au camp d'El Aouadi, les 7ème et 8ème à Dehibat même.

Quant à la 2ème compagnie, après déchargement du convoi, elle se remet en route pour rentrer à Tatahouine.

La garnison de Tatahouine est renforcée des 9ème et 10ème compagnies le 21 septembre, et par la 12ème compagnie qui n'y arrive que le 26, venant de Ben Gardane. Dans cette route, la 12ème compagnie (capitaine GOTANEGRE) était attendue au col, entre Kirchaou et Tatahouine, par les rebelles. Mais le capitaine, prévenu par un télégramme de la Division, avança considérablement l'heure du départ de sa colonne.

Il occupait les crêtes et le convoi avait passé le col quand l'ennemi se présenta et eut la prudence de se retirer.

Mais le 23 septembre, à Dehibat, les rebelles attaquent violemment dès 5 heures et, vers midi, le chef de bataillon du 126ème, BOREL, à El Aouadi, reçoit l'ordre d'opérer une diversion sur la droite de l'ennemi. Dans ce but, la 5ème compagnie (lieutenant ORIOL) est chargée d'appuyer une reconnaissance de cavalerie du 6ème chasseurs d'Afrique. Au cours de cette opération, la 5ème compagnie, sagement et fermement conduite par son chef, n'eut qu'un homme blessé et, le but atteint, rentra au camp d'El Aouadi.

Pendant ce temps, les compagnies du 126ème, campées à Dehibat même sont employées à la construction de ce qui fut appelé le fort Pelletier.

Ce fortin, en pierres sèches, destiné à occuper une position commandant le bordj même, fut construit sous une pluie ininterrompue de balles avec une crânerie, une habileté et une prestesse qui firent l'admiration de la garnison et du lieutenant-colonel TRESTOURNEL, qui commandait la place.

Les cinq autres fortins qui entourèrent le bordj furent construits de même.

Nous avons dit plus haut l'entrée en dissidence de presque toutes les tribus du Sud Tunisien, leur confiance en la victoire entretenue par leurs succès contre les Italiens et aussi par les affaires de Dehibat. Nous les avons vues se coaliser dans le but d'attaquer Tatahouine, mais l'arrivée des renforts envoyés dans ce poste leur donna à réfléchir et au lieu d'attaquer directement Tatahouine, ils portèrent leurs efforts contre la ligne d'étapes.

Le 24 septembre, le commandant d'armes de Tatahouine (commandant DUPUY) reçoit du chef de l'annexe des Affaires indigènes avis que le poste de Bir Remtsa sera très probablement attaqué dans la nuit du 24 au 25. Il fait avertir le commandant du poste, le capitaine SENEGA, commandant la 1ère compagnie du 126ème, et lui annonce en même temps l'envoi de cartouches.

Le capitaine SENEGA, avec une belle crânerie que ne justifiait peut-être pas l'avancement de la mise en état de défense de son poste, répond : " Je ne les crains pas " !

Le poste est attaqué le 25 septembre avant le jour, à 4 h. ½, par plus d'un millier de rebelles, dont 600 environ armés de fusils de guerre, Mauser, Martini, etc., fournis par les Turcs, par l'Allemagne et surtout pris aux Italiens.

Ils sont pourvus d'une extraordinaire abondance de munitions.

Le 126ème territorial, lui, est armé du fusil modèle 74. Il compte 103 hommes de troupe et 2 spahis de liaison. Le capitaine est seul officier ; il est secondé vaillamment par l'adjudant CADOURCI ; le camp n est protégé que par une mince ligne de tranchée sans profondeur ; un petit poste à la Bugeaud veille sur un piton isolé. Le camp est dominé par des crêtes rocheuses à moins de 600 mètres et c'est de là que les rebelles ouvrent le feu. Nous avions le casque blanc qui, s'il nous protégeait du soleil, attirait singulièrement les coups de fusil.

Toutes les tentatives des rebelles pour prendre le camp d'assaut sont arrêtées par des rafales bien ajustées. " Rendez-vous " ! Criaient les assaillants ; " Venez-nous prendre " ! Répondait le capitaine.

Le puits était hors du camp ; pas moyen d'y aller ; les gamelles et les bidons sont restés sous les tentes, pas moyen non plus d'y aller.

Et le soleil monte. Il est maintenant très haut au-dessus de l'horizon. La faim et la soif, la soif surtout, se font sentir. Ceux qui essaient de s'approcher des provisions sont tués les uns après les autres. Le capitaine est blessé une première fois, il continue de diriger le combat. Il défend de sortir des tranchées. Les casques, trop visibles, sont enlevés malgré le soleil brûlant. Les cartouches diminuent. Le capitaine arrive à faire passer à ses braves quelques bouteilles de vin qui constituent sa provision personnelle. Il est blessé une deuxième fois. L'adjudant CADOURCI prend la direction du combat, conseillé par le capitaine. Le feu prend aux tentes, CADOURCI n'hésite pas à se découvrir et il arrache à l'incendie la caisse de cartouches.

Le temps passait, lentement, et l'ennemi attaquait toujours. La nuit arrivait et avec elle, se multipliaient les chances de réussite d'une attaque brusquée.

Et c'était, pour les uns la mort, pour les autres la certitude de tomber entre les mains d'ennemis célèbres par la férocité des traitements infligés à leurs prisonniers.

Mais la défense fut aussi vaillante et aussi heureuse la nuit que le jour et, grâce à l'obscurité, on put boire et manger un peu sans interrompre le feu.

Le jour revint et la fusillade continuait toujours.

Enfin, vers 7 heures elle se ralentit chez les assaillants et, tout à coup, l'ennemi disparaît.

Que s'est-il passé ?

Le combat avait duré 27 heures consécutives.

La 3ème compagnie (lieutenant VIROS) est à Fatnassia depuis le 20 ; et le jour du combat de Bir Remtsa, le 25, arrive aussi à Fatnassia la 2ème compagnie (lieutenant CASTEIL), revenant de Dehibat où elle a escorté un convoi de ravitaillement. Un sapeur colombophile rentre de Fatnassia à Tatahouine avec son matériel. Il est accompagné d'un maréchal des logis et de 4 spahis. Cette petite troupe se heurte aux insurgés qui attaquent la 1ère compagnie. Elle ne peut passer et un des spahis court rendre compte à Fatnassia.

Le lieutenant CASTEIL qui y commande, obéissant à un sentiment de solidarité que l'on ne saurait trop louer, envoie au secours de Bir Remtsa, à 30 kilomètres, non sa compagnie trop fatiguée par la rude étape de la journée, mais la 3ème compagnie, la 2ème restant à Fatnassia pour assurer la défense éventuelle. La 3ème compagnie est sous le commandement du lieutenant CHATTON, du 15ème groupe spécial, de passage, M. le lieutenant VIROS étant malade.

On se sert du peu d'arabats que l'on a ; on part à 23 h. 45 et l'on arrive vers 7 heures, en bon ordre de combat, dans le dos des rebelles qui, immédiatement, se dérobent et s'égayent.

Un détachement composé de 50 hommes du 126ème (lieutenant PONCET) et d'un peloton de spahis, le tout sous les ordres du capitaine de spahis DE LA TEILLAIS, a été envoyé de Tatahouine par le commandant d'armes (commandant DUPUY) au secours de Bir Remtsa. Malheureusement, ce détachement, par suite d'incertitudes sur le but de sa mission et d'hésitations diverses, met plus de 24 heures à parcourir les 28 kilomètres et n'arrive que le 26, à 9 h. ½ , après la bataille. Il n'a à échanger que quelques coups de fusils avec les fuyards dans les gorges de Tamelest.

Ce combat nous a coûté assez cher : un tiers de l'effectif a été mis hors de combat, 17 tués, dont les 2 spahis de liaison, 16 blessés, dont le capitaine (2 blessures) , le sergent-major et le fourrier, et tous les animaux tués.

Le 27, le lieutenant-colonel FLICK, qui commande le 126ème, prend les fonctions de commandant d'armes à Tatahouine où il vient d'arriver avec la compagnie H.R. Il envoie deux compagnies (4ème et 10ème) porter des secours et des vivres à la ce compagnie. Les morts sont enterrés et, quelques semaines après, il fut possible de leur édifier des tombes durables et un beau monument dû au talent du sergent SENEGAS, de sa profession entrepreneur, mais réduit, pour exécuter ce travail, aux outils et aux matériaux les plus rudimentaires. Ce monument, ces tombes, marquent la place où sont héroïquement tombés les défenseurs de Bir Remtsa. Ils marquent aussi la limite que n'ont pu franchir les Tripolitains et les rebelles tunisiens, arrêtés dans leur marche envahissante vers le Nord par les vaillants soldats du 126ème territorial.

A la suite de ce combat, des demandes de croix de guerre furent faites par le général BOYER, commandant le détachement du Sud Tunisien et par le lieutenant-colonel commandant le 126ème territorial.

Les listes présentées comprenaient les morts, les blessés et ceux ayant montré un allant particulier. Le général en chef, qui voulait conserver à la croix de guerre, de création récente, une valeur tout à fait exceptionnelle, remplaça ces récompenses par une citation de la compagnie entière à l'ordre de l'armée de l'Afrique du Nord, estimant que tous avaient montré la même intrépidité.

Ordre général de l'armée de l'Afrique du Nord

Le Général commandant en chef des forces de terre et de mer cite à l'Ordre de l'Armée de l'Afrique du Nord la 1ère compagnie du 126ème régiment territorial d'infanterie pour le motif suivant :

" Chargée de défendre le poste isolé de Bir Remtsa, a soutenu, malgré une protection extrêmement précaire, un siège ininterrompu de 27 heures contre un ennemi acharné, très supérieur en nombre et en armement, permettant, grâce à son courage et à son énergie, l'arrivée d'une compagnie de secours.

Les livrets des militaires ayant pris part à la défense de Bir Remtsa recevront l'inscription suivante : " A fait partie, de la 1ère compagnie du 126ème territorial citée à l'Ordre du jour de l'Armée de l'Afrique du Nord, pour la courageuse défense de Bir Remtsa, les 25 et 26 septembre 1915 ".

Médenine, le 1er janvier 1916.

Le général : signé MOINIER.

Le capitaine SENEGA est fait chevalier de la Légion d'honneur, l'adjudant CADOURCI, le sergent-major PELERIN, le soldat PARENT sont décorés de la Médaille militaire, ces décorations portant attribution de la croix de guerre avec palme.

Plus tard, deux autres croix de guerre furent données, à la suite de ce combat aux deux soldats ALQUIER et GARRETTE. ALQUIER, en se repliant du petit poste, avec sa section, est tombé entre les lignes, une cuisse fracturée. Il fut dépouillé par les rebelles et assommé à

coups de crosse. Il eut le courage de ne pousser aucune plainte et de faire le mort malgré les coups nouveaux qui lui martelaient la tête et le corps, déjà tout blessés et meurtris.

Un vieux Tunisien écrivait dans le journal le plus répandu de la Régence :

" Les territoriaux du Sud Tunisien sont de crânes soldats. La mort de ces braves est digne d'éloges et digne de notre reconnaissance, au même titre que celle de nos camarades tombés en France, en Orient, au Maroc. Cependant, tous les journaux disent, chaque jour, la fin glorieuse de ceux-ci, et même à Tunis, sur l'avenue de France, on ne parle jamais de ceux-là.

C'est un tort qui est fait à leur mémoire et qui doit être réparé ".

Qu'il nous soit permis de placer ici un incident qui montre la hardiesse arabe et aussi la générosité catalane.

Pendant le combat de Bir Remtsa, il y avait là, en plus des rebelles arabes, des centaines de femmes les excitant du cri strident de leurs you-you. Une de ces femmes, une jeune fille de 17 ans, eut le courage, ayant vu tomber son père blessé, de venir le ramasser sous les balles, le charger sur son dos et l'emporter.

Et les braves Catalans ne tirèrent pas sur la femme. Le père, repris plus tard, fut jugé par le Conseil de guerre de Médenine.

Quelles furent les conséquences immédiates de ce combat de Bir Remtsa où les Arabes perdirent des centaines d'hommes ?

Leur élan fut brisé ; leur foi dans le miracle du grand SENOUSSI et dans le succès assuré de l'Islam fut singulièrement ébranlée. Et la révolte, au lieu de s'étendre vers le Nord, fut enrayée.

Sinon elle gagnait Gabès et les turbulentes tribus qui entourent Sfax. La petite colonne partie de Gabès le 24 septembre en constata sur sa route, jusqu'à Tatahouine, les symptômes évidents. D'abord l'accueil gêné fait par les cheikhs aux étapes, puis des faits comme celui-ci. À Ghoumrassen la compagnie du 126ème (capitaine THIBAUT) est avertie de la présence d'un parti de rebelles, mais elle ne peut se saisir que d'une sorte de convoi porteur de munitions.

La conséquence la plus heureuse peut-être de ce succès militaire de Remtsa fut d'empêcher la situation de s'aggraver outre mesure, car il maintint dans la neutralité un certain nombre de tribus hésitantes. Il mit à l'audace des révoltés un frein efficace, mais cependant encore insuffisant.

Ainsi, le 1er octobre, la 2ème compagnie du 126ème (lieutenant CASTEIL) quitte Bir Remtsa où elle a campé ; elle forme colonne avec la compagnie AUDIBERT, du 5ème bataillon d'Afrique, pour aller à Aïn-Tamelest. Ces compagnies sont chargées d'escorter un convoi vide et de faciliter le passage d'un convoi chargé venant de Tatahouine, escorté par une compagnie du 5ème bataillon d'Afrique et la 11ème compagnie (lieutenant CROZAT) du 126ème. Les insurgés occupent le défilé et attaquent les deux détachements. Le combat dure de 9 heures à midi. Après quoi, les deux compagnies du 5ème bataillon d'Afrique escortent le convoi se dirigeant vers le Sud et les deux compagnies du 126ème celui rentrant à Tatahouine. Mais pour ces deux compagnies le combat continue et dure jusqu'à 15 h. 30. Elles arrivent enfin au camp à 20 h. 15. Un soldat de la 11ème compagnie a été blessé, un animal du convoi a été tué et un autre blessé.

Le 1er octobre, le commandant d'armes de Tatahouine (lieutenant-colonel FLICK) reçoit du général commandant les troupes du Sud Tunisien l'ordre d'organiser une colonne de

répression, dont il aura le commandement, contre les fractions indigènes ayant participé ou assisté au combat de Bir Remtsa.

Les indigènes du Sud Tunisien bâtissent des constructions en pierre et chaux mélangée de plâtre auxquelles ils donnent la forme de longs demi cylindres, sans autre ouverture qu'une porte à une extrémité. Ils superposent ces chambres appelées" rhorfas " et en forment des constructions dont la comparaison avec une ruche s'impose à l'esprit au premier coup d'oeil. Ils les superposent jusqu'à 5 et 6 étages. Ils en forment une enceinte autour d'une cour intérieure, le côté aveugle des rhorfas tourné vers la campagne et le côté porte sur la cour intérieure. Celle-ci n'a qu'une entrée pour en faciliter la défense. Chaque fraction a sa cour et l'ensemble forme le ksar, véritable forteresse à entrée unique. Il n'y a pas de bois dans ces constructions et, pour monter aux rhorfas supérieures, il faut s'accrocher aux aspérités des pierres comme à un mur d'assaut. On voit combien est facile la défense.

La première colonne (lieutenant-colonel FLICK) est dirigée contre le ksar des Oulad-Debab ; elle part de Tatahouine le 3. Elle est composée de :

a) 1 escadron de spahis (capitaine AHMED)
b) 1 bataillon du 4ème zouaves et sa section de mitrailleuses (cdt PINCHON)
c) 1 bataillon du 1er tirailleurs et sa section de mitrailleuses (cdt MORAND)
d) 2 compagnies du 126ème (1ère et 2ème)
e) 1 section téléphonique du 126ème ; ½ batteries d'artillerie de 90 ;
f) 1 section d'artillerie saharienne.

Cette colonne dure trois jours et ne rencontre pas de résistance.

Les 1ère et 2ème compagnies du 126ème sont laissées au ksar des OULAD CHEHIDA, qui commande les gorges de Tamelest. Elles s'y fortifient. La 9ème compagnie (capitaine LOUBET) est envoyée au Signal de Tazardanet pour servir de défense au poste optique, une première fois détruit par les indigènes. La compagnie s'y installe et s'y fortifie.

Le 4, nouvelle colonne de répression contre le ksar des OULAD ABD ES SIED.

Le 5, contre le ksar des OULAD SOLTANE.

Le 6, contre le ksar MANED.

Tout cela s'opère sans résistance.

Et pendant ce temps-là, que se passe-t-il plus au Sud ?

A Dehibat, les attaques redoublent et le 9 octobre la 7ème compagnie au 126ème (capitaine CERBERE) occupe le mur d'enceinte du souk de Dehibat pour protéger la retraite des vedettes attaquées par les rebelles.

La 8ème compagnie (lieutenant MYR) est chargée de secourir le poste N° 4 attaqué. C'est un échange de coups de fusils qui dure de 6 heures à 10 h. 30.

L'ennemi enserre la place qui n'est plus ravitaillée et n'a plus que les communications intermittentes de la télégraphie optique pour se relier au général commandant le D.S.T. (détachement du Sud Tunisien). On est rationné dans la place, les chevaux surtout, car il n'y a plus guère d'orge. On mange quelques-uns de ces chevaux au fur et à mesure des blessures, des accidents qui leur surviennent, et aussi au fur et à mesure du besoin trop pressant. On n'a même plus de sel pour mettre dans le pain et assaisonner les aliments et ce ne fut pas la moindre privation.

La situation est encore plus grave sur la ligne d'étapes, à Bir Oum Souigh. Le poste est occupé par une compagnie (capitaine DE BERMONT) du 15ème groupe spécial. Là se

trouvent aussi 13 braves territoriaux du 126ème, laissés malades par le 2ème bataillon, alors qu'il se rendait à Dehibat.

Les rebelles font un siège serré. La garnison est dans un rectangle, entouré d'une tranchée, bastionnée aux angles, mais tout à fait insuffisante. Il est bien difficile de faire travailler les hommes des groupes spéciaux, même s'il s'agit de leur protection ou de leur bien-être. Le puits est hors de ce léger retranchement.

Il ne nous appartient pas, dans le cadre de ce récit, de faire l'histoire de toute la guerre Sud Tunisienne et de développer la défense de Bir Oum Souigh où le 126ème n'a que 13 hommes, et ce sont des malades ; il est vrai que ces malades prennent part à l'action et 3 d'entre eux furent blessés et un tué d'une balle à la gorge.

Ce siège a duré 7 jours. Le commandant d'armes de Dehibat (lieutenant-colonel TRESTOURNEL) fit différentes tentatives pour se relier à la garnison assiégée et savoir au moins si elle existait encore et n'avait pas été entièrement massacrée.

Le 2 octobre, la 5ème compagnie du 126ème (lieutenant ORIOL) est désignée pour faire partie d'un détachement composé de cette 5ème compagnie et de 2 escadrons de chasseurs d'Afrique sous le commandement du chef d'escadron de chasseurs (commandant LAMBERT). Ce détachement part d'El Aouadi à 11 heures. Arrivé à 4 kilomètres d'Oum Souigh, il engage le combat avec un parti nombreux de rebelles, tout en continuant d'avancer. La nuit mit fin à l'engagement qui ne pouvait se continuer sans imprudence dans l'obscurité absolue et sur un terrain inconnu. Et puis les hommes sont exténués ; ils ont fait 30 kilomètres sous le plein soleil ; le soleil d'octobre d'Oum Souigh n'est pas le soleil d'octobre de France. On fait halte sur place. Au matin du 3, le commandant avait repris le combat. On avance lentement jusqu'au bord de la falaise qui domine Oum Souigh. Le chef d'escadron commandant examine à la jumelle le camp. Rien n'y bouge, il n'y découvre aucun signe de vie ; il se décide alors à donner l'ordre de se retirer, craignant de tomber dans un piège. Et le combat continue en retraite.

C'est ainsi que la 5ème compagnie rentre à Bir el Aouadi à 14 heures, après 25 heures de marche et de combat. Elle n'a eu que 2 hommes blessés. La présence d'esprit, le coup d'oeil et la décision du médecin de la colonne (Dr GARY, du 126ème) ramena sans encombre le petit convoi un instant aventuré. Cette compagnie a fait 70 kilomètres en moins de 26 heures tout en se battant.

Un peu plus de mordant et, dès ce jour, les défenseurs d'Oum Souigh étaient sauvés. Ils avaient entendu la fusillade, ils avaient espéré, entrevu la délivrance. Tout cela s'était évanoui et ils étaient retombés dans la redoutable réalité, souffrant toutes les tortures, morales et physiques, souffrant surtout de la soif qu'on ne pouvait étancher faute d'eau. Aller au puits, c'était la mort presque assurée et nos 13 malades du 126ème, tout en se battant, ont été réduits à boire leur urine.

La défense d'Oum Souigh, dans les détails de laquelle nous ne pouvons entrer, est une tragédie sanglante. Le capitaine DE BERMONT fut tué au cours de pourparlers qui avaient donné aux rebelles possibilité d'envahir l'enceinte même du camp. Et ce fut le lieutenant PAOLINI qui eut l'énergie et l'honneur de rétablir le combat et de continuer la lutte.

Une nouvelle tentative du 5ème bataillon d'Afrique échoua aussi par suite d'un excès de méfiance.

Des dépêches arrivées par télégraphie optique ou par pigeons voyageurs au général commandant le D.S.T. lui dépeignent comme de plus en plus tragique la situation de Dehibat. Elles demandent des vivres et le secours de 3.000 hommes avec du canon.

Le 6 octobre, la colonne FLICK rentre à Tatahouine à 20 heures. Le lieutenant-colonel reçoit l'ordre de former immédiatement une nouvelle colonne qui partira le lendemain matin pour Dehibat, qu'il faut secourir et ravitailler.

Cette colonne a la composition suivante :

a) Lieutenant-colonel FLICK, du 126ème, commandant la colonne ;
b) Capitaine THIBAUT, du 126ème, adjoint ;
c) 1 escadron de spahis (capitaine AHMED)
d) 1 bataillon du 4ème zouaves (capitaine PINCHON) et sa section de mitrailleuses ;
e) l section téléphonique du 126ème territorial;
f) 1 ambulance légère;
g) ½ batterie de 80 de circonstance ;
h) La section de mitrailleuses du 5ème bataillon d'Afrique ;
i) Un fort convoi de ravitaillement (lieutenant ROBERT, du 126ème et lieutenant CLEM ENS, du Train des Équipages).
j) Le bataillon du 1er tirailleurs (commandant MORAND) est déjà à Fatnassia.

Malheureusement ce convoi a été formé hâtivement, étant données les circonstances pressantes et le manque de ressources en voitures et chameaux. Il est chargé à outrance; les voitures sont des arabas de louage à un seul mulet.

La colonne et surtout le convoi, fourbus par la chaleur et les difficultés de la route, reçoivent l'ordre de faire séjour à Fatnassia, prête à appuyer le 1er tirailleurs, dirigé avec la cavalerie et l'artillerie sur Oum Souigh.

Là, le commandant MORAND dut livrer un combat très dur contre un ennemi très mordant, retranché, manoeuvrant à l'Européenne. Ce combat nous coûte 2 officiers et 15 hommes tués, 53 blessés.

Mais la garnison d'Oum Souigh est délivrée et la route de Dehibat ouverte.

La joie des hommes du 15ème groupe et des 13 hommes du 126ème, délivrés, est folle. Ils échappent à une mort qu'ils regardaient comme assurée et aux traitements que les Arabes savent infliger à des vaincus.

L'interprète (lieutenant AUGIAS) a l'heureuse idée de demander au lieutenant-colonel l'autorisation d'aller, avec ses quelques cavaliers du goum, reconnaître à travers le champ de bataille les Arabes morts.

Il trouve et fait identifier par les chaouchs présents trois des principaux chefs de l'insurrection et leur domestique nègre ; ils gisaient l'un à côté de l'autre :

- CHEIKH ALI BEN ABDELLATIF ;
- HADJ SAID BEN ABDELLATIF ;
- BEN AZOUZ BEN EL HADJ ALI.

Tous trois des OULAD DEBAB.

L'un d'eux était membre de la Conférence consultative et proposé pour la Légion d'honneur.

Ils avaient sans doute été pris dans une rafale de mitrailleuses et fauchés ensemble. L'un d'eux portait la jumelle à prismes du capitaine MEGRIER, prise au premier combat de Dehibat.

Tous les animaux, une trentaine de chevaux, chameaux et mulets, avaient, faute d'abris possibles, été tués dès la première heure ; et tous ces corps en décomposition depuis 6 ou 7 jours, faisaient du champ de bataille, par cette chaleur, un charnier dont l'odeur était épouvantable.

Les Arabes firent, dans ce combat, une consommation folle de munitions italiennes. Il finit si brusquement par la dispersion de tous, cavaliers et fantassins, qu'il est vraisemblable d'attribuer cette fin brusquée à la mort des chefs rebelles que nous venons de citer.

La section téléphonique du 126ème rétablit la ligne entre Tatahouine et Dehibat.

Le 11, la colonne FLICK entre à Dehibat vers 11 heures ; elle y fait séjour, et l'arrivée de ce convoi rendit confiance à tout le monde ; il ramenait une abondance relative et des nouvelles du reste du monde (21 chameaux chargés du courrier postal, lettres et paquets).

Après Oum Souigh, les rebelles se replièrent sur Beni Guedal, à 10 kilomètres à l'est de Dehibat. La bande rebelle est désagrégée et KHALIFAT BEN ASKER, qui a échoué, semble dès lors désavoué par les cheikhs SENOUSSIS.

Les rebelles tunisiens, passés en Tripolitaine, voudraient l'Aman, c'est-à-dire le pardon; ils voudraient rentrer chez eux, mais ils en sont empêchés par ceux qui ont été le plus compromis et ils restent sous le joug de ceux-ci.

Le 13, la colonne FLICK se remet en marche pour Dehibat, ramenant avec elle les 2 escadrons de chasseurs d'Afrique épuisés, momentanément inutilisables, et d'un ravitaillement à peu près impossible. Elle emmène également tous les indigènes de Dehibat, avec leurs familles, qui nous avaient tiré dans le dos, sous des airs de soumission et de fidélité. Ils furent évacués sur Médenine pour être internés dans un camp de concentration.

Ce renforcement de la colonne en cavalerie, chameaux, ânes, mulets, arabes, femmes, enfants, lui donnait une allure singulièrement pittoresque, mais augmentait dangereusement le nombre des rationnaires et l'on eut vite trouvé le fond des puits aux différents points d'étapes, particulièrement à Fatnassia.

La colonne ramenait également 168 blessés ou malades placés, sans abri, sous le soleil de feu, sur des arabats, simples brancards montés sur un essieu. Et cela, pendant 4 jours, sur des pistes chaotiques et sous des rafales de sable. L'un d'eux, du 126ème, mourut en route.

La prise des otages de Dehibat fut une mesure salutaire, dont l'impression, jointe aux pertes importantes des insurgés, mit fin pendant quelque temps à leurs entreprises et, en tout cas, à des attaques sérieuses. Elle donna à nos troupes un peu de repos et de sécurité.

Le 10 octobre, des mouvements anormaux sont signalés au ksar des OUL.AD SOLTANE. Ces rebelles sont vigoureusement attaqués et dispersés par une reconnaissance de la 9ème compagnie, partie de TAZARDAN ET sous le commandement du sous-lieutenant DANJOU, le même qui, plus tard, passé aux tirailleurs, fit, sur le front français, avec 3 tirailleurs seulement, 90 Allemands prisonniers. Blessé ce jour-là, il fut tué quelque temps après.

Les différents détachements poussent activement la mise en état de défense des postes qu'ils occupent.

Leur principale mission, en plus de la défense du poste, consiste à escorter les convois. L'escorte est fournie par un poste jusqu'à mi-chemin du poste suivant qui envoie, lui aussi à mi-chemin, l'escorte nécessaire pour achever, la deuxième moitié de l'étape.

Ces convois se renouvellent constamment et chaque fois, ce sont des étapes d'au moins 30 kilomètres, souvent plus, dans le sable, la pierraille, sous un ciel de feu, sans autre point de direction qu'un poteau télégraphique succédant à un autre poteau télégraphique, l'attention toujours tenue en éveil par la probabilité ou la possibilité d'une attaque et de coups de fusils.

A signaler aussi quelques colonnes de démonstration d'abord dans la région de Chenini ; puis dans la région de Douirat (capitaine THIBAUT), aussi dans la région des Ghoumrassen (11ème compagnie, lieutenant CROZAT). Enfin une tournée de police est faite par 2ème compagnie (lieutenant CASTEIL) à Ksar Hallouf, Ksar Krachefa, Bir El Ahmeur.

Comme nous l'avons déjà dit, le cadre de ce petit écrit ne comporte pas l'histoire de toute la guerre dans le Sud Tunisien, mais seulement celle des faits où furent mêlés les unités ou les hommes du 126ème territorial.

Et cependant, nous croyons devoir rapporter ici un fait qui, heureusement, ne regarde pas l'historique du 126ème, mais donnera une idée du genre d'ennemis auxquels nous avions à faire.

Nous sommes au mois de juin 1916. Les insurgés ont 2 canons avec lesquels ils ont bombardé Dehibat, mais comme ils s'en servent mal, les canons ne font pas grand dommage. Ils abandonnent ce bombardement pour le reporter sur Remada où ils espèrent être plus heureux. Une colonne de secours est organisée par le commandement pour aller dé1ivrer Remada. Elle est composée de

1) La section montée du 1er Tirailleurs (sous-lieutenant BEN MOUFFOK) ;
2) Un peloton de la compagnie du 15ème groupe spécial (lieutenant PERRUCHON) ;
3) Un convoi de ravitaillement, 16 hommes (adjudant REVOIL).

Cette colonne part d'Oum Souigh à 11 heures; il fait 46° à l'ombre.

Les groupes spéciaux sont les réservistes des bataillons d'Afrique, c'est-à-dire des condamnés de droit commun qui ont roulé de prison en prison et n'en ont conservé qu'un esprit d'indiscipline incoercible.

Ces hommes se sont égrenés, se déclarant à bout de forces. Ils refusent de se déployer pour soutenir la section BEN MOUFFOK, d'avant-garde, qui est attaquée 15h. 30.

Les hommes du 15e groupe attendent le convoi de chameaux qui porte l'eau et le lieutenant PERRUCHON ne peut se faire obéir.

Les insurgés occupent le lit de l'Oued Semma. Ils font un large mouvement enveloppant.

Tous les Français périrent jusqu'au dernier (192 tués).

Trois jours après on retrouve les cadavres nus, mutilés, tailladés à tel point que 40 seulement purent être identifiés.

Il n'y a que 18 kilomètres entre Oum Souigh et Remada et le massacre eut lieu à 6 kilomètres de Remada.

Tel eut été, vraisemblablement, en cas de défaite, le sort des défenseurs de Bir Remtsa et d'Oum Souigh ; telle est la perspective qu'ils devaient avoir devant les yeux lorsqu'ils attendaient un secours qui tardait tant.

Mais revenons au camp de Tatahouine et voyons ce qu'y font nos braves territoriaux.

Ils y souffrent et ils y meurent.

Ils ont été les ouvriers de la première heure et tout est à faire pour rendre possible la vie sous ce ciel, sur ce sol inclément.

La dysenterie amibienne atteint les 5/6ème de l'effectif. Elle est accompagnée d'ictères, de maladies du foie, fièvres, etc. Et tous les jours l'effectif décroît et le nombre des tombes augmente au cimetière.

Malgré le dévouement des médecins, les installations de l'ambulance sont rudimentaires. Les malades et les blessés, installés dans des baraquements sommaires, ne sont même pas protégés contre la chaleur et les légions innombrables, invraisemblables des mouches et moustiques, qui font de ce pays un enfer pour celui qui a besoin d'un peu de repos ou de sommeil, et même pour ceux qui sont debout et bien portants.

C'est ainsi que meurt d'un abcès au foie le commandant du 3ème bataillon (commandant LEYGES) c'est ainsi que plus d'un de nos Cata!ans libéré emporte chez lui les germes ou les traces de ces maladies dont les retours ne sont que trop fréquents et trop cruels.

L'eau est détestable ; dans les aliments, le café, la soupe, elle est encore plus mauvaise et plus nocive parce que les sels magnésiens y sont plus concentrés.

Les légumes sont infiniment rares. La Croix-Rouge ou les autres Sociétés analogues en envoient bien de temps en temps. Ils sont destinés à ceux qui sont sur la ligne de feu même. Ne s'arrêtent à Tatahouine que les légumes trop avariés pour aller plus loin.

La viande est saine, sinon bonne, car les animaux ont laissé sur les routes le peu de graisse qu'ils pouvaient avoir. Mais à la fin, la situation s'améliore à ce point de vue. L'intendance, dont les efforts sont énormes, a constitué un troupeau ; c'est naturellement le 126ème qui en a la garde entre Gabès et Médenine.

Et puis, l'isolement, souvent l'absence de nouvelles du pays, ont aussi fait leurs ravages. Au seul poste de Ben Gardane, en deux ans, sur un petit effectif, on constata 19 cas de folie.

Évidemment, ce ne sont pas là les dangers du front français, avec sa boue, ses froids, ses marmitages continus. Dans ces régions désertiques, dans ce " bled el ateuf " (pays de la soif), l'ennemi c'est le soleil, c'est le climat, ce sont les privations de toutes sortes, le manque d'eau, l'absence de moyens de transport et de routes. Ce sont les chaleurs qui se sont élevées jusqu'à 50° et 52° à l'ombre, sans installations d'aucune sorte pour les effectifs qu'on dut y concentrer à la hâte.

Et tout cela, le 126ème territorial l'a supporté avec discipline, avec courage et même avec bonne humeur.

Le commandement s'en rendit bien compte et obtint que la médaille coloniale, avec agrafe Tunisie, fut accordée à ceux ayant fait cette partie de la campagne.

Mais le public ne se rend pas assez compte de ce que ce ruban bleu et blanc représente de fatigues, de souffrances et d'endurance.

Chaque officier, retour du front de France, en Tunisie, fit un rapport de ses impressions. Le résumé de ces rapports disait ! " Le service de Intendance a été parfait ; nous n'avons manqué de rien, si ce n'est de la ficelle pour nettoyer les armes ".

Dans le Sud Tunisien aussi, le service de l'Intendance a été parfait dans ses efforts intelligents, mais nous avons manqué d'autre chose que de ficelle pour nettoyer les armes.

Il était impossible qu'il en fût autrement.

Le lieutenant-colonel du 126ème commandant d'armes à Tatahouine, dut, pour décongestionner le camp proprement dit, faire occuper le ksar Dagrah par le 5ème bataillon d'Afrique, et le ksar Mguebla par le 1er Tirailleurs, ce qui améliora l'état sanitaire.

A la fin de décembre 1915, le 2ème bataillon du 126ème est remplacé à Dehibat par un autre corps. Le 126ème occupe à peu près tous les postes du Sud Tunisien, y compris Zarzis, Djerba,

Bir-el-Hanèche d'où l'on tire le brome, Gabès, Matmala, la Ksira, Mareth, les postes de la côte. A l'oued Akarit il a la garde des prisonniers allemands occupés à la construction du chemin de fer de Sfax à Gabès. Mais l'Allemagne a fait présenter des réclamations avec menaces de représailles parce qu'elle juge les prisonniers allemands internés sous un climat meurtrier, et c'est encore le 126ème qui les ramène d'abord vers le Nord, à Pont du Fahs et à Bulla Rgia. Ils furent ensuite renvoyés en France.

Dans un régiment territorial comme le 126ème, on trouve des artisans de toutes les professions et ce ne sont plus des apprentis ; chacun d'eux est établi et sait son métier. Aussi l'on pourrait comparer ce régiment à la 3ème légion romaine Augusta, partout où le 126ème a travaillé. La 7ème compagnie fut chargée de construire un ouvrage de compagnie à la pointe extrême du territoire de Dehibat, crête PELTIER. Cet ouvrage, commencé à 7 heures, est terminé à 14 heures sous le feu. Autour du bordj le 126ème construisit 1000 mètres de murs épais de 1 mètre sur 1 m. 20 de hauteur, avec créneaux.

Dans ce pays où le sol est de roc, dénudé par le soleil et le vent, les tranchées sont remplacées par des murs en pierres sèches. Le régiment a construit des kilomètres de ces murs : à Dehibat ce fut sous la fusillade qu'il éleva les forts et les murs qui entourent le poste. BEN ASKER assiégeait Dehibat ; des éléments de retranchements se constituaient tous les jours sous le feu de l'ennemi ; le 2ème bataillon avait cet honneur de manier en même temps le fusil et la pioche. A un moment donné, les balles tombent par rafales, obligeant nos vieux poilus à se blottir dans la tranchée. Sur un point découvert ou à peu près, les marmitcs d'une compagnie étaient installées, la soupe chauffait. Le cuisinier (le cuistot) s'occupait de la soupe et pas des balles. En bonne vestale il alimentait le feu. A un moment il essaie en vain de casser sur son genou un morceau de bois qu'il veut mettre sous les marmites. Ne pouvant y arriver, il se décide à le mettre entier. A ce moment une balle casse le rondin qu'il tient à la main. Bonne affaire, dit-il, je n'en mettrai que la moitié

Ce trait, que nous citons à titre épisodique, n'est-il pas bien Français ? Ne dépeint-il pas l'état d'âme des soldats qui sont là sous le feu ?

Le 126ème construisit les murs qui couronnent les hauteurs dominant Tatahouine, les murs qui les relient aux points d'eau.

De même à Tamelest est, de même à Medenine, de même à Tazardanet. A Matmala, dans ce village où les indigènes habitent des puits profonds dans les parois desquels ils creusent au fond des chambres à voûtes ogivales, c'est la forme la plus résistante à l'écrasement, au-dessus de ces chambres, des magasins, au-dessus des magasins, les tombes des morts. Il n'y a guère qu'une construction qui émerge de terre, le bordj des affaires indigènes, situé dans une cuvette, dominé par quatre pitons. Le commandant d'armes, chef de l'annexe des Affaires indigènes, fit construire, par la compagnie détachée là, un fortin sur chacun de ces quatre pitons et, pour relier le bordj à chacun d'eux, de longs couloirs entre des murailles en pierres sèches, assez hautes pour couvrir un homme debout et épaisses d'environ 0,60 m ; quelque chose de cyclopéen, et cela, pendant des centaines et des centaines de mètres.

A Medenine, il n'y a pas de casernement pour recevoir le bataillon qui vient de Tatahouine. Cette fois, c'est en briques d'argile séchée au soleil que sont construites les parois ; les couvertures sont faites en toiles de tentes, feuilles de palmier, tôle ondulée et tous moyens de fortune. Mais, par malheur, dans ce pays où nous avons passé plus d'une année sans recevoir une goutte de pluie, il tomba une avalanche d'eau qui mit à mal les briques

encore mal séchées. Et ce fut à recommencer. Puis ce fut un cyclone, heureusement peu large, qui, en une minute, renversa tout sur son passage et ce fut à recommencer encore.

Quand la construction fut finie, le 126ème était ramené vers le Nord pour se refaire et envoyé, un bataillon à Tunis, une compagnie a Kairouan, le reste à Sousse d'abord, puis à Tunis.

De Sousse, le 126ème envoie un détachement pour construire encore des casernements à Sfax. A Djerba, où viennent, croit-on, se ravitailler les sous-marins ennemis, construction d'abris pour les postes, leur fortification. Remise en état du cimetière militaire de Metameur. Nous exécutons des terrassements aux caps Camart et Fortas.

Le 126ème répare et entretient les routes ; il empierre les pistes ou fractions de pistes. Un cyclone démolit sur 5 kilomètres la route de Medenine à Tatahouine, la seule permettant le ravitaillement ; la 12ème compagnie (capitaine GOTANEGRE) et un détachement du train (capitaine VALLADE) furent employés à la réparation. Ils travaillèrent nuit et jour et en trois fois 24 heures la communication fut rétablie et les camions purent passer avec les vivres sans transbordement. Le général commandant le D.S.T. félicita à l'ordre de la brigade hommes et officiers pour l'ardeur et l'intelligence avec lesquelles ils ont travaillé au rétablissement de la route et des communications.

Partout le 126ème crée des jardins potagers. Nos vignerons vont donner aux Arabes des Oasis des leçons de taille de vigne, de culture des arbres fruitiers. De Sousse et de Tunis, ils vont, avec un salaire infime, travailler chez les colons, tailler les vignes, etc. Ça leur fait un peu gros coeur, à nos braves Roussillonnais, de faire presque pour rien, chez les autres, ce que leurs femmes font faire au pays, dans leurs propriétés à eux, par des étrangers qui exigent des prix excessifs.

Et cependant ils le font de leur mieux et ceux qui les emploient n'ont point assez de louanges pour eux. Ils réparent la vaisselle vinaire, les machines agricoles. Une centaine d'hommes environ est mise par mois au service des colons et les nécessités militaires ne permettent pas de satisfaire toutes les demandes.

Voici une partie du compte rendu du discours de clôture de la Conférence consultative par M. ALAPETITE, résident général, le 31 décembre 1915 :

" Le Résident général fait allusion au voyage qu'il a fait dans le Sud et rappelle à ce sujet que les combattants de Tunisie ont prodigué leur sang sur le front du Sud comme sur tous les autres fronts. Le Gouvernement avait pressenti l'attaque qui s'est produite de ce côté et les mesures propres y parer ont été prises avec tout le développement nécessaire. L'effort considérab1e de l'Allemagne pour ébranler la fidélité de nos protégés a été vain, il a donné tout ce qu'il pouvait, en sorte que nous n'avons plus à craindre qu'il se renouvelle.

Le Résident général a voulu voir sur place ce que l'on avait fait pour le bien-être des troupes envoyées sur ce front. Il glorifie l'héroïsme de ces troupes : nulle part nos soldats n'ont eu à souffrir de privations plus grandes, sous un climat plus déprimant ; nulle part les privations n'ont été plus valeureusement supportées. Des détachements ont été bloqués, cramponnés aux puits qui leur donnaient l'eau dont ils ne pouvaient s'éloigner sans mourir de soif, rationnés de tout, même de cartouches : il y a des combattants français qui ont résisté une semaine dans des conditions abominables et qui, en présence d'un ennemi très supérieur en nombre, ont tenu jusqu'au bout, jusqu'à ce qu'une manoeuvre habile et hardie ait pu les délivrer. Le Résident général a vu ces hommes après la bataille, vêtus de lambeaux d'étoffe, campant sur une terre peu hospitalière, ils avaient dû gratter le sol et planter leurs tentes sur des falaises de sable el de cailloux ; mais ils faisaient preuve, dans cette installation, de toute l'ingéniosité du soldat français et aussi de toute sa bonne humeur ; il y avait là de braves territoriaux roussillonnais, à la barbe blanche, qui montraient un entrain admirable, et c'est avec attendrissement que le Résident général les a passés en revue.

Il tient à associer la Conférence consultative à l'hommage qu'il rend aux hommes qui ont sauvé la Tunisie d'une invasion ; nos soldats se sont montrés sur ce front dignes d'être comparés à leurs camarades qui

combattent ailleurs. Le Résident généra1 tient à le dire afin que le procès-verbal de la session en conserve le souvenir ".

Mais les effectifs diminuent et ne sont pas alimentés. Le 11 novembre 1916, est décidée la dissolution du 3ème bataillon. Le régiment conserva ainsi son homogénéité, son unité d'origine qui ne fut troublée par aucun apport étranger.

La portion principale occupe successivement Sousse et Tunis. De ces deux points, c'est un rayonnement de postes qui s'étendent sur presque toute la Tunisie. Nous n'en ferons pas l'énumération, mais l'on peut dire que de Tabarka, Aïn Draham et Bizerte au Nord, jusqu'à la frontière tripolitaine, le 126ème a été partout où il y avait besoin d'une garde ou d'une défense.

Et partout il a su inspirer, non seulement la confiance, mais aussi la sympathie et même l'attachement. Il fut estimé de tous, même des indigènes.

Le Résident général, passant à Kairouan, où se trouvait la 7ème compagnie (capitaine CERBÈRE), déclara qu'il était heureux de dire tout le bien qu'il pensait de ce régiment qui, après avoir combattu avec intrépidité sur le front Sud Tunisien, a rendu les plus grands services au Gouvernement pour le maintien de l'ordre. Les indigènes, dit le Résident, ont souvent manifesté aux pouvoirs publics leur sympathie pour ces braves soldats qui font leur admiration pour leur bonne tenue, leur caractère sérieux et conciliant et qui leur donnent d'excellents conseils agricoles pour l'amélioration de leurs cultures et de leurs jardins.

Il est à souhaiter que quelques-uns de ces braves soldats, séduits par le climat de ce pays, reviennent parmi nous après la guerre, pour s'y installer comme colons. Ce régiment laissera en Tunisie des sympathies et des regrets unanimes ".

Le 126ème maintint ou rétablit l'ordre à Tunis, à Sousse, à Kairouan, à La Goulette, à Sfax, lorsque se produisit, au mois d'août 1917, une certaine effervescence de l'élément indigène. Cette effervescence était dirigée contre les Juifs. Ces derniers sont exempts, de par la loi tunisienne, du service militaire ; non contents de rester seuls et d'accaparer toutes les affaires et tous les bénéfices, ils poursuivaient de leurs lazzis les tirailleurs, les Arabes qui allaient combattre en France, laissant sur le sol tunisien leurs tentes, leurs familles, leurs biens, leurs femmes.

Le 126ème s'acquitta de cette mission avec une juste mesure dont on n'aura qu'à se louer dans l'avenir.

Il fournit aussi des colonnes destinées à assurer les opérations du recrutement indigène. Ces colonnes rayonnaient autour de points centraux : Le Sers, Maktar, la Siliana, la smala des Souassis, Kalaa Djerba, Hadjeb el Aïoun.

D'autres détachements eurent également des missions d'ordre au passage de contingents russes, de Sénégalais, etc.

Un lieutenant du 126ème, M. MALVESY, détaché au commandement d'une compagnie de travailleurs kabyles, fut torpillé sur le Sant Anna. Dans cette heure tragique, dans cet épouvantable affolement, pendant le sauvetage, pour maintenir ou ramener un peu d'ordre et de calme parmi ces indigènes affolés et rendus capables des pires actions, il fit preuve du plus grand sang-froid, du plus grand courage et d'une abnégation qui lui valurent la croix de guerre.

Au mois de juin 1918 une compagnie (la 4ème) est installée à Tunis, au centre de la ville, dans le magnifique " Hôte1 des Sociétés françaises ". Elle est chargée spécialement d'assurer la garde de la Résidence.

Et des centaines de travailleurs continuent d'aller porter leurs bras courageux et robustes, leurs connaissances agricoles chez les colons de la Tunisie.

Au 1er août 1918, il restait 760 hommes à l'effectif du 126ème. Mais d'incessants prélèvements destinés au service automobile, des prélèvements de cadres pour les travailleurs coloniaux, vinrent, sans discontinuer, affaiblir encore cet effectif.

Et l'on fut obligé de comprimer les deux bataillons restant et la C.H.R. en un seul bataillon à 4 compagnies et une unité de mitrailleuses.

Enfin l'armistice...

Il y a plus de 4 ans que l'on est sur la terre d'Afrique ; aussi quelle n'est pas la joie de revoir la mère patrie, la famille, la maison ; quelle n'est pas la fierté d'y rentrer victorieux. Avant cela, le service réclame encore de nouveaux efforts. Il faut réprimer l'effervescence que la nouvelle de l'armistice provoque chez les indigènes et dans la population cosmopolite civile européenne. C'est encore un mois de gardes et de patrouilles.

Puis vint l'embarquement pour la métropole.

Le premier détachement, qui comprenait le 1er échelon de démobilisation (classes 1894 et antérieures), 6 sous-officiers et une trentaine d'hommes, fut embarqué le 25 décembre 1918.

Le 2ème détachement, formé des 2ème et 3ème échelons (ce qui restait du régiment, un peu plus de 500 hommes, fut embarqué le 18 février 1919.

Pour marquer l'estime particulière dans laquelle l'autorité civile et militaire tenait le 126ème territorial, le nouveau résident général, M. FLANDIN, les généraux, les autorités assistèrent à ce départ et firent, en des discours les plus flatteurs, des adieux chaleureux au régiment.

Et le vent de ces louanges poussa vers les rives de France les restes du 126ème qui arriva à bon port à Marseille et fut dirigé, de là, sur Perpignan où il débarque le 23 au milieu de la nuit.

Au jour, le colonel LABOURDETTE, successeur du lieutenant-colonel FLICK, démobilisé au mois d'août, passe une dernière fois en revue son brave régiment, fait ses adieux aux officiers et aux soldats. Les honneurs sont rendus une dernière fois au drapeau.

Et les opérations de démobilisation commencent immédiatement. Elles se terminent le 26 février.

D'aucuns ont pensé que les régiments territoriaux envoyés en Tunisie étaient les heureux de la guerre, qu'ils en ignoraient les peines et les dangers.

Qu'il se rappelle, celui qui a cette pensée, tout ce que les troupes du Sud Tunisien ont éprouvé de privations et de souffrances, le large tribut qu'elles ont payé à la maladie et à la mort, la constance dont elles ont eu besoin pour faire tout leur devoir dans des conditions d'existence rendues pénibles par le climat, par l'insalubrité de l'eau, par le manque de tout, dans l'éloignement de tout, dans l'isolement absolu, loin de la métropole et souvent ne pouvant profiter de permissions de détente à cause de la rareté des paquebots, des longs jours, des longues semaines de stages ruineux et déprimants dans les ports en attendant le bateau de retour.

Quand le 126ème, ou du moins ce qu'il en restait. fut sur le point de rentrer en France pour être démobilisé, la presse tunisienne toute entière demanda que la population fut prévenue

pour marquer, par une manifestation de sympathie, les sentiments de la Tunisie entière pour ce régiment.

Voici ce qu'écrit l'un de ces journaux :

" Le 126ème qui a tenu garnison à Tunis s'est créé dans notre ville de nombreuses et affectueuses relations et ce n'en pas sans regret que nous laisserions s'éloigner les braves pépères que nous avions accoutumé de voir monter ta garde devant la grille de la Résidence.

Il s'est créé également entre le 126ème et la Régence des liens plus sérieux et plus étroits que ceux d'une bonne et simple camaraderie.

Nous avons un devoir de reconnaissance à remplir à l'égard de ce vaillant régiment.

Nous n'oublierons pas, en effet, qu'en 1915, au moment où, sous l'action de la propagande boche, certaines tribus du Sud passaient en dissidence et faisaient alliance avec nos ennemis, tes soldats du 126ème ont été les premiers à se mettre en travers de leurs projets et à recevoir leurs coups.

C'est une compagnie du 126ème qui, à Bir Remtsa, en subissant un siège en règle et en résistant aux assauts des rebelles, a barré les défilés de Tatahouine et empêché les Tripolitains de faire une incursion plus avant sur le territoire tunisien.

Un modeste mausolée, au seuil du désert, atteste la vaillance de ces soldats français. Il y aura mieux à faire après la guerre pour leur manifester notre gratitude ".

Tous les autres journaux publient des articles analogues et donnent l'assurance que les restes de nos glorieux compatriotes, tombés en terre lointaine pour la défense du drapeau, continueront à être l'objet d'un pieux souvenir.

Plus tard, au mois de juin 1919, quand il fut question d'élever un " Monument de la Victoire ", un projet grandiose fut mis en avant. Il comportait un portique sur les murs duquel seraient des fresques ou des mosaïques évoquant les faits héroïques de nos soldats :

- Les zouaves à Verdun ;
- Nos tirailleurs sur la Somme ;
- Le 126ème à Dehibat ...

Ces témoignages unanimes et divers, sans une seule ombre au tableau, sont un véritable criterium de certitude et nous pouvons, sans crainte d'erreur ni d'exagération, en tirer la conclusion

Le 126ème territorial fut un régiment de braves soldats, de braves citoyens, un brave et vaillant régiment, digne de la France victorieuse, un régiment qui fit brillamment son devoir et tout son devoir.